



**HAL**  
open science

## Mémoire biblique de Monsieur Nicolas Nicolas Brucker

► **To cite this version:**

Nicolas Brucker. Mémoire biblique de Monsieur Nicolas. Etudes rétiviennes Revue de la Société Rétif de La Bretonne, 2014, 46, pp.35-53. hal-01482983

**HAL Id: hal-01482983**

**<https://hal.univ-lorraine.fr/hal-01482983>**

Submitted on 13 Mar 2017

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

## Mémoire biblique de Monsieur Nicolas

Le héros des récits de formation, mémoires véridiques ou fictionnels, se signale par quelque trait singulier. Il partage cette caractéristique avec les saints : les *Acta sanctorum* dotent leurs personnages, dès leur prime enfance, de dons prodigieux, qui préludent aux hauts faits dont ils seront bientôt les auteurs. À la fois héros d'autobiographie et saint en puissance, Nicolas se singularise par une faculté mémorielle tout à fait exceptionnelle, qui lui vaut, de la part de l'entourage familial et villageois, une considération qu'on n'a d'ordinaire que pour des adultes instruits. Il est salué d'un pompeux « Monsieur Nicolas ». Ce titre en préfigure-t-il d'autres, de ceux qu'on donne aux bienheureux et aux saints ? Dans le contexte teinté de religiosité de la vie rustique, le merveilleux de la légende dorée n'est jamais loin. Mais vers 1745, les saints portent cheveux plats et leur vie s'écrit en toutes lettres, sur deux colonnes, dans les pages des *Nouvelles Ecclésiastiques*. La destinée de Nicolas sera, à la suite de ses demi-frères, celle d'un janséniste militant. La mémoire biblique qui est la sienne, mémorisation de livres entiers des Écritures, et remémoration de lointains et ancestraux usages de la Bible, le place au cœur des querelles qui déchirent l'Église, et l'expose aux anathèmes et aux procès en hétérodoxie. Car la Bible, pourtant source de la religion chrétienne, est tenue par les autorités à distance du fidèle ; c'est un livre dangereux, voire séditieux, qu'on ne saurait lire, et encore moins mémoriser ni réciter en toute impunité. Julien Sorel, autre hypermnésique de la Bible, l'apprendra à ses dépens, lui qui, dès son entrée au séminaire de Besançon, est affublé du sobriquet de « Martin Luther » et mis au ban de la communauté<sup>1</sup>. Nicolas, accusé de jansénisme, connaît semblable

---

1. Stendhal, *Romans et nouvelles*, t. I, *Le Rouge et le Noir*, éd. H. Martineau, Paris : Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 1952, p. 395.

ostracisme ; il s'attire la haine des visiteurs à Bicêtre, d'où il sera chassé peu après. Nous voudrions examiner cette mémoire biblique, dans son caractère prodigieusement instantané comme dans le travail qu'elle accomplit sur le long terme, dans la mise en spectacle comme dans le secret de la création littéraire, de la découverte émerveillée par l'enfant aux relectures critiques pratiquées par le narrateur.

## Une mémoire prodigieuse

### *Hypermnésie*

Nicolas est salué comme un prodige : « Voilà une prodigieuse mémoire ! », déclare le chapelain de Courgis (*MN* p. 143)<sup>2</sup>. Ses capacités hors du commun lui permettent de mémoriser chapitres ou livres : il en est ainsi de passages des *Vies des saints*<sup>3</sup>, ou du *Bon Pasteur*<sup>4</sup>, dont il récite « le livre entier, sans hésiter, mot à mot, comme ceux qui ont appris par cœur » (*MN* p. 144), soit 213 pages dans l'édition de 1732. « Ni le chapelain, ni le curé ne m'interrompirent » : louable patience qui leur valut de rester cois pendant près de trois heures ! En assurant que l'apprentissage ne relève pas du « par cœur », le narrateur sous-entend un autre mode de mémorisation, involontaire et instantané. Il en donne un exemple, dans la II<sup>e</sup> Époque, quand, après avoir lu à voix haute, au réfectoire des prêtres, dans l'*Histoire ecclésiastique* de Fleury, le chapitre qui conte la vie du théologien Abélard, il se montre capable de le répéter en totalité, pour les camarades qui partagent le même dortoir (*MN* p. 167-168). L'hypermnésie aurait pour origine une hyperesthésie : le jeune Nicolas est impressionnable au plus haut point. D'ailleurs le narrateur recourt au vocabulaire de la typographie pour désigner le processus de mémorisation : « impressions » (*MN* p. 163), « creusent » (*id.*), « graver » (*MN* p. 168). Loin d'être le produit d'une pratique intensive, le souvenir est le résultat d'une impression à la fois instantanée et (presque) indélébile. À quarante ans de distance, le narrateur peut encore citer le début de cet allégorique *Voyage spirituel* de l'évêque d'Osma. L'approxi-

2. Les références entre parenthèses, précédées de l'abréviation *MN* renvoient au tome I de l'édition procurée par P. Testud : *Monsieur Nicolas ou le Cœur humain dévoilé*, Paris : Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 1989.

3. Voir, pour l'identification de ce titre, les hypothèses avancées *supra* par C. Placial, dans « Les Bibles de Rétif ».

4. Le titre, dans la traduction française, est : *Le Voyage du pasteur de la nuit de Noël*. On en compte de nombreuses éditions.

mation de la restitution est pour nous la preuve qu'il cite de mémoire. S'il ne tente pas véritablement d'expliquer ce phénomène, il donne au lecteur une clé en indiquant le principe de *plaisir* comme le trait commun à toutes ces lectures. Le critère affectif – livre du père ou de la mère - ou esthétique - qualité d'une reliure ou de l'impression – joue également un rôle déterminant dans le processus mnésique. Le narrateur ne s'attarde pas sur le comment du processus, il se plaît à décrire l'effet produit sur l'entourage. La surprise, l'admiration, la reconnaissance résultent de ces séances de récitation. « Mon frère [...] ne me connaissait pas » (*MN* p. 144), insiste-t-il. La prouesse sort Nicolas de l'anonymat dans lequel l'avait tenu son demi-frère. Il se signale à lui, il se fait enfin reconnaître de ses frères du premier lit. Mais c'est dans la récitation de la Bible que s'opère la reconnaissance tant attendue. À la demande que lui fait l'abbé Foynat d'énumérer ses lectures, il répond par un laconique « la Bible ». Le chanoine croit comprendre par ce mot un abrégé, du genre de celui que recommande aux bergers le maître d'école Berthier, et qui, telle l'*Histoire du Vieux et du Nouveau Testament* de Nicolas Fontaine, se présente comme une suite de tableaux et d'épisodes marquants de l'histoire sainte<sup>5</sup>. À quoi Nicolas réplique que c'est bien de la *Bible* dont il parle, et d'énoncer, pour confirmer son propos, la suite des livres qui la composent, avant de réciter le premier chapitre de Genèse. Dans la I<sup>re</sup> Époque on a su de quelle manière Nicolas a lu et appris la Bible, notamment ce fameux premier chapitre de Genèse, que le père lui fit lire « après souper » (*MN* p. 84), et qu'il allait réciter aux travailleurs : c'est alors qu'il est considéré comme un « prodige », signe d'une élection et annonce d'un destin exceptionnel. Il devient dès ce moment, pour tous et à jamais, « Monsieur Nicolas ». À Bicêtre il récite le passage qu'il vient de lire au réfectoire, II Rois 3, en totalité, et dont le narrateur donne le début et la fin dans la version de Lemaistre de Sacy. Il avoue alors à ses condisciples qu'il sait la Bible « par cœur », comme s'il s'agissait d'un fait anodin et ne méritant pas d'être signalé.

### *Mémoire et jugement*

Répondant à l'interrogatoire auquel l'abbé Foynat le soumet, Nicolas cite d'un seul trait la liste des grands et des petits prophètes. « Il va les nommer », s'exclame le chanoine de Courgis. Quand le même lui demande ce qu'il a

---

5. Restif de la Bretonne, *La Vie de mon père*, éd. D. Baruch, Paris : R. Laffont, coll. Bouquins, 2002, p. 16.

remarqué dans Genèse, il répond en récitant le premier chapitre. À Bicêtre, à l'abbé Thomas qui lui demande ce qu'il a retenu de sa lecture biblique, il se met de même à réciter le chapitre de Rois déjà évoqué. Nicolas n'échappe pas au soupçon de mécanique qu'encourt tout hypermnésique. C'est pour le dissiper que le narrateur insiste tant sur la faculté de jugement. Nicolas n'est pas un perroquet qui réciterait automatiquement le contenu de ce qu'il aurait lu ou entendu. Bien au contraire sa mémoire des textes ne se veut pas étrangère à leur intelligence. Et c'est au père qu'il en fait l'hommage. Les lectures de la Bible à la veillée, accompagnées de commentaires, « toujours justes et bien venus », dont son « excellente mémoire » lui a permis de ne rien perdre, ont affûté son jugement, et jeté sur le livre saint une lumière nouvelle. La mémoire pour Rétif n'est donc pas une faculté passive, elle est liée à ce qu'il nomme la « manière réfléchissante » (*MN* p. 162) qui caractérise si bien la pédagogie port-royaliste. Le mot *attention* revient souvent sous la plume de l'auteur pour qualifier cette aptitude à l'exercice soutenu de la pensée. La lecture figuriste, que Duguet et à sa suite d'Étemare ont développée, sollicite l'examen attentif du fidèle<sup>6</sup>. Les figures, note Fourquevaux, doivent frapper « un esprit attentif »<sup>7</sup>. C'est la même attention que les disciples d'Emmaüs ont donnée à cet inconnu qui sur la route leur ouvrait le sens caché des Écritures : « *Aperuit illis sensum ut intelligerent Scripturas* » (Luc 24, 45)<sup>8</sup>. En mémorisant les figures, on peut d'autant plus aisément rapporter les événements présents à une source biblique, et ainsi en déchiffrer le sens caché. La mémoire en soulageant l'intelligence la dispose à une attention plus soutenue, et lui ouvre la possibilité de déductions plus nombreuses et plus riches.

---

6. Le figurisme : interprétation symbolique des récits bibliques ; il tend à lire l'histoire immédiate à la lumière des Écritures ; c'est Jacques-Joseph Duguet, dernier grand maître de l'école de Port-Royal, qui introduisit dans ses travaux l'exégèse symbolique et l'eschatologie. Son système trouva beaucoup d'adeptes chez les jansénistes, parmi lesquels l'abbé Jean-Baptiste Le Sesne d'Étemare, mort en 1770, auteur de nombreux commentaires.

7. Jean-Baptiste de Beccarie de Pavie, abbé de Fourquevaux, *Idée de la Babylone spirituelle prédite par les Saintes Écritures*, Utrecht : aux dépens de la Compagnie, 1733, Avertissement, p. 16-18.

8. « Il leur ouvrit l'esprit, afin qu'ils entendissent les Écritures » (La Bible, trad. Louis-Isaac Lemaître de Sacy, éd. Philippe Sellier, Paris : Robert Laffont, coll. Bouquins, 2008, Nouveau Testament, Évangile selon saint Luc, XXIV, 45).

*Instance médiatrice*

R. Chartier a montré que l'accès à l'écrit supposait, dans la société traditionnelle rurale du XVIII<sup>e</sup> siècle, la médiation de la parole. Et d'illustrer son propos par la lecture de la Bible dont Edme gratifiait chaque soir sa maïsonnée<sup>9</sup>. La mémoire, dans la mesure où elle permet une restitution orale, relève de cette même logique de médiation. Le meilleur exemple en est donné par l'écoute attentive que Nicolas prête au sermon du père Aubry, si attentive qu'elle a laissé en lui une trace durable, telle qu'il peut ensuite répéter le sermon devant ses camarades assemblés (*MN* p. 170). L'acte de remémoration fait l'objet d'une mise en scène extrêmement soignée : la séance, collective, sollicite la participation active de chacun des membres, qui, formant un cercle autour de Nicolas, suivent les gestes et signes de ce dernier. On n'est pas loin du rituel mis en pratique par Mesmer et ses acolytes à l'hôtel de Coigny, au cours de séances qui défraient tant la chronique dans les années où Rétif rédige le début de *Monsieur Nicolas*. Nicolas, par la « mémoire de sa figure et de ses gestes » (*ibid.*), retrouve peu à peu les propos du prédicateur ; l'*actio* rhétorique, qui a frappé l'imagination, et fortement imprimé le souvenir des mots, permet rétroactivement de remonter aux éléments du discours. La pratique mnésique ici mise en œuvre semble davantage relever de la technique que d'un don surnaturel. Les enfants assemblés, en suivant les mouvements de Nicolas, retrouvent dans leur esprit en même temps que leur jeune maître les propos d'Aubry. « Jamais il n'y eut d'exemple d'une telle attention, ni d'un aussi profond silence » (*ibid.*), note le narrateur. Nicolas joue le rôle d'une instance médiatrice, permettant la mise en relation des auditeurs avec le propos non pas oublié, mais enfoui dans leur mémoire. La séance de remémoration collective est une expérience maïeutique : elle porte en elle, comme dans la métaphysique platonicienne, l'ambition de restaurer en chacun le souvenir d'une origine perdue. Comme dans les phénomènes dont le cimetière de Saint-Médard fut le théâtre, Nicolas joue un rôle d'initiateur. Les auditeurs ont « les yeux fixés » sur lui, « la bouche entrouverte » ; ils subissent jusque dans leur corps l'ascendant, le pouvoir hypnotique qu'il semble exercer sur eux.

Alors que Julien Sorel utilise son don pour réaliser son ambition personnelle, Nicolas en fait profiter autrui : il prodigue un savoir, principalement biblique et religieux, à son entourage. Sa mémoire fait de lui un organe de la propagation de la foi ; il est, encore enfant, un apôtre qui avec la naïveté de son jeune

---

9. Roger Chartier, *Lectures et lecteurs dans la France d'Ancien Régime*, Paris : Seuil, 1982, p. 203-204.

âge, porte à son prochain les découvertes toutes fraîches qu'il vient de faire. Mais il est lui-même pris dans un processus de médiation. En ayant reçu de son père l'intelligence des Écritures, il est dépositaire d'un héritage, qu'il se doit de faire fructifier à son tour. Nicolas trouve sa place dans une filiation apostolique qui redouble le lien génétique. La généalogie biblique garantit l'intégrité et la pureté du message divin ; elle est un garant de la véracité des Écritures. La tradition ininterrompue d'Adam à Paul, déposée dans la Bible, assure l'intangibilité du message divin. Il en est de même de Nicolas et du lien qui le lie à son père, et à travers celui-ci à la chaîne de ses ascendants. La mémoire singulière de Nicolas porte en elle la suite des générations qui l'ont précédé, elle détient le précieux dépôt des lectures successives pratiquées sur l'antique Bible familiale. Nicolas ne fait qu'actualiser un commentaire ancien et traditionnel.

### *Relation de pouvoir*

Les études historiques sur l'apprentissage de la lecture dans le monde paysan au XVIII<sup>e</sup> siècle le montrent : les deux compétences, lecture et écriture, sont dissociées, la seconde étant réservée à une minorité qu'on destine aux emplois qui la nécessitent. Les livres en général restent un mobilier rare. Enfin la pratique de la lecture collective, à voix haute, est très répandue. Ces trois raisons expliquent la suprématie de l'oral sur l'écrit, et dans les méthodes d'apprentissage, qui incluent la mémorisation, la faveur donnée au canal oral, et la maîtrise beaucoup moins répandue de l'écriture. Est-il besoin de rappeler que l'enseignement religieux catholique est entièrement basé sur une pédagogie de l'oral ? Le catéchisme appelle un apprentissage *ex auditu*, de même que le sermon. C'est dans ces deux genres que le chrétien puise sa connaissance de la Bible, de façon très parcellaire et orientée. L'écoute est dans *Monsieur Nicolas* constamment mise en valeur comme une qualité essentielle : écoute du père quand il lit la Bible à la maisonnée assemblée, écoute du maître d'école quand il fait déchiffrer à ses élèves, écoute du père Aubry et de son sermon sur la damnation. Le jeune Nicolas ne se contente pas de mémoriser les contenus enseignés, Bible, syllabaire, histoire ou théologie, il cherche à en reproduire les situations. À tel point qu'on peut se demander si ce n'est pas d'abord la situation qu'il vise à restaurer, indépendamment même du message transmis. La messe entendue entraîne plusieurs tentatives de reproduction mimétique. L'école invite Nicolas à se faire maître à son tour : « je faisais lire du latin à

mes deux cadettes les plus grandes » (*MN* p. 80). Il restitue le sermon d'Aubry à ses condisciples assemblés autour de lui (*MN* p. 170). Quant à la lecture de la Bible, il en donne de larges extraits aux hommes qu'il voit à la ferme. Dans toutes ces situations, l'enfant se trouve investi d'un pouvoir : il a écouté pour se faire écouter à son tour. « La domination est une double, une centuple existence, pour celui qui l'exerce » (*MN* p. 80), commente le narrateur, posant sur la vocation de Nicolas un regard railleusement anticlérical.

### Trois thèmes jansénistes

Nous allons nous concentrer sur les références à la culture janséniste à travers quelques thèmes, qui sont autant de facteurs de continuité entre les deux premières Époques, autant de galeries souterraines menant de Sacy à Bicêtre. En dotant Nicolas des attributs de l'appelant, ils concourent à la légende janséniste rétivienne. Nous en avons retenu trois : la lecture de la Bible, le sacrifice de la messe, la vocation prophétique.

#### *La lecture de la Bible*

Le statut de la Bible est au XVIII<sup>e</sup> siècle celui d'un livre particulier, à la fois divulgué et secret. Depuis le Concile de Trente et sa mise en application dans les *Regulae*, la Bible a fait l'objet de nombreux interdits. Sa lecture est réservée, selon la *Regula IV*, aux seuls sujets dont les capacités sont reconnues, et qui détiennent une autorisation préalable<sup>10</sup>. Cette politique de surveillance s'accompagne dans la librairie d'une censure quasi systématique des traductions en langue vernaculaire. La Bible connue du catholique est la version latine autorisée, dite clémentine, de 1592, théoriquement la seule accessible. Posséder une bible française c'est *de facto* tomber sous le soupçon de calvinisme. L'accusation lancée par le recteur, récemment nommé par le nouvel archevêque de Paris, Christophe de Beaumont, ennemi des jansénistes, « ton père était un huguenot » (*MN* p. 175), révèle bien la frontière que l'Église tridentine a voulu tracer entre lecteurs de la Bible, assimilés à des schismatiques, et non-lecteurs de la Bible, n'ayant avec celle-ci qu'une relation indirecte, essentiellement orale, par un enseignement traditionnel

10. Bernard Chédozeau, *La Bible et la liturgie en français. L'Église tridentine et les traductions bibliques et liturgiques (1600-1789)*, Paris : Cerf, 1990.



et encadré par l'Église. La famille Rétif dans son ensemble est enveloppée, sous le chef du père, tenu pour responsable de l'éducation de ses enfants, dans l'anathème de *huguenotisme*, qui est une façon injurieuse de signifier son jansénisme<sup>11</sup>. L'accusation est cependant injuste : le père ne permet pas à tout un chacun la lecture de la Bible, il se la réserve pour son compte, et ne lit certains passages, le soir après le souper, qu'en accompagnant sa lecture de commentaires moraux. Il exerce ainsi une fonction sacerdotale domestique, typiquement patriarcale, et parfaitement conforme à la tradition de l'Église ancienne. D'ailleurs le livre lui-même est inaccessible. Nicolas devra, pour se le procurer, trouver « un moyen » (*MN* p. 80), que le narrateur ne précise pas. Cette notion de livre secret a son importance : le désir exacerbé du livre interdit décuple les capacités mémorielles. Nicolas désire ainsi le livre du *Bon Pasteur*, que son grand-père maternel lisait, et que sa mère détenait encore. Au plaisir de l'interdit surmonté, et de la faveur accordée par le géniteur, père ou mère, marque d'élection et de préférence, s'ajoute le plaisir sensible de l'objet livre : les références au format, à la reliure, aux caractères surnagent sur l'océan de la mémoire autobiographique, alors que les titres sont rendus de façon incomplète, que les précisions d'auteur ou de date font communément défaut.

On sait que la crise de la constitution *Unigenitus* (1713) est à l'origine du second jansénisme dit de l'Appel<sup>12</sup>, qui tout en prolongeant et en magnifiant Port-Royal introduit des éléments nouveaux, tant théologiques que politiques. La bulle qui frappe les jansénistes censure 101 propositions extraites du Nouveau Testament de l'oratorien Quesnel. Les propositions 79 à 85 touchent précisément la question de la traduction en français des Écritures et leur diffusion à un large public. La proposition 79 – « Il est utile et nécessaire en tout temps, en tous lieux et à toutes sortes de personnes, d'en étudier, et d'en connaître l'esprit, la piété, et les mystères » – est particulièrement visée ; de même que la recommandation de lire la Bible le dimanche, faite aux femmes et à toutes sortes d'états et conditions. Quesnel argumente en montrant qu'interdire aux fidèles l'accès aux saintes Écritures c'est les priver

---

11. L'évêque de Sens, Mgr Languet de Gergy, compare Mgr de Caylus, évêque janséniste d'Auxerre, à Luther et Jurieu. [L'abbé Dettey], *Vie de Mgr de Caylus, évêque d'Auxerre* vol. II, Amsterdam : Arkstée et Merkus, 1765, p. 41.

12. En référence à l'appel interjeté au futur concile de la bulle *Unigenitus* par quatre, puis cinq évêques français en 1717. On dénombrera jusqu'à 3000 appelants dans le clergé.

de leur participation à l'action apostolique, qu'ils ont reçue en partage avec le clergé. Leur retirer la Bible, c'est fermer la bouche du Christ ; en empêcher la lecture, c'est « interdire l'usage de la lumière aux enfants de lumière et leur faire souffrir une espèce d'excommunication » (85<sup>e</sup> proposition)<sup>13</sup>. L'accès à la Parole étant de nature sacramentelle, en priver le fidèle revient à lui rendre impossible toute vie chrétienne et toute voie d'accès au salut. La position romaine sur la question est toute autre ; le titre de l'ouvrage de Nicolas Le Maire, *Sanctuaire fermé aux profanes ou la Bible défendue au vulgaire* (Cramoisy, 1651), l'énonce sans la moindre ambiguïté<sup>14</sup>.

La pédagogie pratiquée à Bicêtre ne fait pas exception à la règle. Le narrateur prend le soin de le préciser, « la Bible ne se lisait pas en particulier » (*MN* p. 167), et après chaque séance de lecture collective, les élèves étaient successivement interrogés sur ce qu'ils avaient retenu. Après avoir entendu Nicolas réciter tout un chapitre du livre des Rois, l'abbé Thomas se sent obligé à une explication envers ses confrères, probablement hostiles au jansénisme : « Mon père a une Bible ; frère Augustin la lisait sans cesse ; il a bien fait de l'avouer... », suggérant que ces lectures constituent une entorse à la discipline, éventuellement passible de sanction. Le climat est, on le voit, fortement marqué par la terreur anti-janséniste, à Bicêtre comme partout ailleurs dans l'Église.

Le Nouveau Testament du Père Quesnel est rapidement devenu un symbole de la résistance janséniste à l'oppresseur papiste. L'éditeur de la *Bibliothèque janséniste* n'en parle-t-il pas comme de « l'ouvrage favori, que tout le parti regarde unanimement comme son Idole »<sup>15</sup> ? Il tient dans la scène de la visite un rôle essentiel, et en est, pourrait-on dire, le personnage principal. L'attitude contradictoire des clercs à son égard traduit toute l'ambiguïté d'un livre qui, tout en étant une version défendue, n'en reproduit pas moins la Parole de Dieu : jeté à terre par le recteur, il est pieusement ramassé par l'abbé Bonnefoi, pourtant moliniste (*MN* p. 174).

13. La réaction indignée de l'abbé Thomas aux excès de l'abbé Bonnefoi s'exprime en termes proches : « Ô mon Dieu ! s'écria-t-il, on ôte votre parole à vos enfants ! » (*MN* p. 175).

14. De même que le titre de la I<sup>re</sup> partie : « où il est montré que l'Écriture sainte est obscure, difficile, périlleuse, à l'égard des ignorants et des faibles : et que la lecture n'en doit pas être permise à toutes sortes de personnes ».

15. *La Bibliothèque janséniste, ou Catalogue alphabétique des principaux livres jansénistes, ou suspects de jansénisme*, 1735, p. 298.

### *Le sacrifice de la messe*

Le sacrifice de la messe est un sujet de controverse né de la publication en 1778 du *Traité du sacrifice de Jésus-Christ* de François Plowden ; les thèses qui s'y trouvent exposées rejoignent la théorie janséniste du sacrifice-oblation, à laquelle s'oppose l'interprétation du sacrifice-immolation<sup>16</sup>. L'enjeu du débat est celui de la présence réelle, au cœur de la réforme calviniste. Le sacrifice chez Rétif occupe dans la I<sup>re</sup> Époque une place centrale. Nicolas se fait prêtre et sacrificateur, en référence aux sacrifices de l'ancienne Alliance, au cœur du vallon dont il s'est rendu maître (*MN* p. 76), puis dans une chapelle, pendant l'office du dimanche, au cours d'un simulacre de messe (*MN* p. 85). Ce qu'il fait là n'est pas qu'un jeu : c'est une préparation à la messe chrétienne. Tout ce qui dans le culte mosaïque semble inutile ou barbare concourt à préparer l'esprit à l'intelligence du mystère eucharistique. « La pompe des sacrifices, la multitude des victimes, et la variété des cérémonies que Moïse établit par le commandement de Dieu, disposent les esprits à concevoir le culte spirituel qui doit succéder au culte charnel », écrit Plowden<sup>17</sup>.

C'est la lecture de la Bible, et la mémoire qu'en garde le jeune Nicolas qui poussent ce dernier à pratiquer les sacrifices : « j'avais entendu dans la Bible, que mon père nous lisait le soir, parler des sacrifices d'Abraham, etc. » (*MN* p. 75). Il s'agit sans doute de Genèse XV, 9-10, où Yahvé ordonne à Abraham un holocauste, par lequel doit se sceller l'alliance. Nicolas décide, comme le Père des croyants, de se faire sacrificateur. Mais c'est aussi en nouvel Adam qu'il se comporte. La lecture de Genèse I ouvre une discussion entre Nicolas et son père sur la question des sacrifices : comme Adam, rendu par son Créateur maître et possesseur de la nature, des animaux en particulier, Nicolas entend exercer la royauté qu'il tient de Dieu, au sein du fameux vallon. Il réunit, à travers la double figure d'Adam-Abraham les fonctions royales et sacerdotales. Le sacrifice pratiqué ne vise pas l'expiation par la substitution de la victime au péché commis, mais ambitionne plutôt de « faire un hommage à Dieu par un sacrifice ». On pense alors au rituel de l'holocauste d'oiseau, décrit dans Lévitique I, 14, et dont semble s'inspirer le jeune lévite en immolant une poule, et au sacrifice de paix (Lévitique III), que Plowden interprète comme l'acte rituel

16. Catherine Maire, *De la cause de Dieu à la cause de la Nation. Le jansénisme au XVIII<sup>e</sup> siècle*, Paris : Gallimard, 1998, p. 358-359.

17. François Plowden, *Traité sur le sacrifice de Jésus-Christ*, I, Paris : Vve Desaint, 1778, p. 38.

par lequel l'homme s'unit à la divinité<sup>18</sup>. En cela il est la figure du sacrifice eucharistique, en ce qu'il restaure un état de bonheur dont le péché l'avait privé.

Le point de vue du père sur le sacrifice sanglant est conforme à la doctrine de l'Église (*MN* p. 84-85). On le trouve trait pour trait chez Augustin : « Qui serait assez insensé pour croire que Dieu ait besoin des choses qu'on lui offre en sacrifice ? [...] Dieu n'a besoin ni des animaux qu'on lui sacrifie, ni d'aucune chose terrestre et corruptible, ni même de la justice de l'homme, et tout le culte légitime qui lui est rendu n'est utile qu'à l'homme qui le lui rend »<sup>19</sup>. Les sacrifices sanglants, fondés sur des rites humains et impliquant des réalités terrestres, correspondent à une enfance de la foi. Le rédacteur d'Hébreux IX-10 montre que la révélation christique induit un dépassement du rite sanglant dans un rite spiritualisé dont la foi est le centre : l'offrande est désormais constituée par l'homme même. En revanche la suite de l'exposé du père s'écarte franchement du point de vue chrétien : en faisant des Indiens des hommes innocents, pratiquant un sacrifice rendu nécessaire à leur survie, par opposition aux « sacrifices absolus », qui sont une forme « dégénérée » des premiers rites, il retourne complètement le mouvement de la révélation et l'histoire du salut. Son explication, qui tient de l'anthropologie religieuse et de la spéculation historique, contredit la première réponse. La référence à l'animal innocent, lieu du discours philosophique moderne, s'accorde à la nouvelle sensibilité. La mémoire biblique de Nicolas, prolongée et éclairée par celle de son père, qui articule l'ancienne à la nouvelle Alliance par la référence au sacrifice de la messe, se trouve confrontée à une autre mémoire, antichrétienne et philosophique, celle d'un écrivain philosophe des années 1780.

Pour dire la messe, il faut en connaître le canon. Son psautier latin-français fournit à Nicolas le texte liturgique dont il a besoin (*MN* p. 80). Lors du second sacrifice, il est cependant précisé que l'enfant ne dit la messe que jusqu'à la consécration. Cette dernière est remplacée par la consommation d'une poule, au moyen d'un feu survenu soudainement sur l'autel, par un artifice qui devait suggérer à l'assistance une intervention divine. La messe de Nicolas revêt un caractère concret et sensible qu'a perdu l'office catholique. À la sophistication théologique, le jeune garçon préfère une cérémonie spectaculaire et frappante. Mais on peut aussi voir dans l'évocation de l'ordinaire une allusion au débat sur la manière de célébrer et à la diffusion du rituel dans une version

---

18. Plowden, *op. cit.*, p. 78.

19. Augustin, *Cité de Dieu*, X, 5.

française. Jean Grancolas conteste le caractère réglementaire du secret dont le prêtre semble vouloir entourer la consécration ; pour lui il ne s'agit là que d'une dérive due à une mauvaise interprétation du « [pontifex] tacite intrat in canonem » (II<sup>d</sup> Ordre romain) et aux habitudes modernes de célébrer. Il engage à prononcer le canon « à voix intelligible », conformément à l'intention de l'Église<sup>20</sup>. Tout au contraire du père Griffet, qui au début de chacun des volumes de *L'Année du chrétien*, sorte de missel du fidèle pour chaque mois de l'année, fait figurer en lieu et place de l'ordinaire de la messe un *exercice de piété*, au prétexte que « les prières secrètes (...) n'appartiennent qu'aux prêtres »<sup>21</sup>. Les port-royalistes traduisent et diffusent l'ordinaire et l'ensemble de l'office canonial pour les mettre à la disposition du laïc, et pour l'inviter à s'instruire des saints mystères et à réciter cet office alors réservé au seul clerc. Le *Missel Romain*, dans la traduction de Jean Voisin, est condamné par l'Assemblée du clergé de 1660<sup>22</sup>. Mais la divergence est plus ecclésiologique que liturgique : la conception tridentine de l'Église souligne la frontière entre les laïcs et les clercs, tandis que Port-Royal tend à rendre le peuple chrétien autonome dans ses jugements<sup>23</sup>. Le latin, langue inconnue du vulgaire et à ce titre investie de pouvoirs magiques, apparaît dans ce contexte comme une des pommes de discorde entre conservateurs et progressistes. L'effort d'instruction, en ce qui concerne la messe, a pu passer par des messes dites *sèches* prononcées en français<sup>24</sup>.

### *La vocation prophétique*

Nicolas par sa mémoire prodigieuse est promis à une vocation prophétique : non seulement en ce que, possédant les Écritures, il peut s'en faire le truchement auprès des hommes, mais en ce qu'il est capable de décoder

20. Jean Grancolas, *Traité de la messe et de l'office divin*, Paris : Jacques Vincent, 1713, p. 106-108. Voir : René Taveneaux, *La Vie quotidienne des jansénistes aux XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles*, Paris : Hachette, 1973, p. 128.

21. Cité dans les *Nouvelles ecclésiastiques*, 1747, p. 93.

22. *Missel romain, selon le règlement du Concile de Trente, en latin et en français, avec l'explication de toutes les messes*, Paris : Rolin de la Haye et Simon Piget, 1660, 5 vol. Voir : H. Bremond, *Histoire littéraire du sentiment religieux en France*, vol. IV, Grenoble : Jérôme Millon, 2006, p. 143.

23. Dominique Julia, *Réforme catholique, religion des prêtres et « foi des simples »*. *Études d'anthropologie religieuse (XVI<sup>e</sup>-XVIII<sup>e</sup> siècles)*, Genève : Droz, 2014, p. 212.

24. Julia, *op. cit.*, p. 452.

le sens des événements de l'histoire passée, présente ou à venir, en les référant aux figures de la Bible, véritable chiffre secret.

Le psaume 136 *Super flumina Babylonis* est l'un des plus connus du psautier. Il a été souvent paraphrasé, mis en vers, commenté. Dom Calmet y lit la « peinture tendre et touchante d'un peuple captif »<sup>25</sup>. Il n'est pas étonnant que Nicolas tombe dessus, « à l'ouverture » de son psautier (p. 82). Mais le narrateur nous suggère de voir dans ce hasard un signe d'élection ou un appel singulier. Sa portée prophétique – il est d'ailleurs traditionnellement attribué à Jérémie – semble investir son lecteur d'une mission. Laquelle ? Celle que la littérature janséniste de l'époque développe autour du thème exilique, et qu'on trouve notamment dans les *Réflexions sur l'histoire de la captivité de Babylone*, attribuées à Étemare et Fourquevaux. La captivité ouvre la possibilité d'une analogie entre trois temps successifs : les tyrans de Babylone, chefs de la religion judaïque au temps de Jésus, sont aujourd'hui les persécuteurs des serviteurs de Dieu. Les lamentations de Jérémie s'appliquent donc aux maux et épreuves que subissent les appelants. Mais, autre idée importante de l'ouvrage, l'épreuve que subissent les « vrais enfants d'Abraham » leur est salutaire. C'est le mystère d'iniquité : les malheurs que Dieu permet ont dans l'ordre de la Providence leur justification. Sans cette persécution, et la résistance qu'ils lui ont opposée, les justes n'auraient pas atteint le degré de sainteté qu'ils ont atteint. C'est de la captivité que vient le salut, non de la fidélité à la synagogue<sup>26</sup>.

De façon mimétique, Nicolas pleure en lisant le psaume ; il joint ses larmes aux larmes des Hébreux captifs à Babylone, tout à la nostalgie du pays qu'ils ont quitté. Ces pleurs préfigurent ceux qu'il versera à Bicêtre, quand la vue des tapisseries de Saint-Mayeul lui rappellera son cher vallon (*MN* p. 156-157). L'exil est inhérent à la culture janséniste : l'homme est hors de son centre, sur la rive, en terre étrangère, loin de sa patrie spirituelle. « Regarder le monde comme un lieu d'exil », commente Sacy en tête du psaume<sup>27</sup>. Mais l'espoir demeure, conformément aux derniers versets qui sont de tonalité guerrière, d'un dénouement heureux. Le prophète annonce la vengeance prochaine de Dieu, comme dans Isaïe XIII, 16. La grande révolution est attendue, qui fera naître une religion qui aura retrouvé la pureté des premiers siècles. Nicolas est encore celui qui mange le livre et parle pour rendre témoignage à la vérité (Ézéchiel

25. *Commentaire littéral. Les Psaumes* vol. II, Paris : Pierre Émery, 1734, p. 626.

26. *Réflexions sur l'histoire de la captivité de Babylone*, 1727, p. 71.

27. Isaac Lemaistre de Sacy, *Psautier de David, traduit en français, avec des notes courtes, tirées de S. Augustin, et des autres Pères*, Louis Josse, 1725, p. 516-518.

III, 1-4) ; il est le porte-parole des « petits du troupeau » (Jérémie 51), qui bien que réduits en nombre, détruiront Babylone, c'est-à-dire les « persécuteurs de l'Église »<sup>28</sup>. Loin de réciter la parole biblique, il se laisse habiter par elle, au point d'épouser l'attitude prophétique, à la fois consolante et terrible. L'imprégnation est telle qu'elle agit en profondeur, transformant le lecteur pour le rendre parfaitement adéquat à la mission à laquelle il est appelé.

### L'enfance d'un janséniste

Les capacités mnésiques hors du commun du jeune Nicolas sont données, au seuil du récit comme l'indice d'un signe divin qui lui promet une destinée exemplaire. De ces destinées dont les *Nouvelles Ecclésiastiques* ou le *Nécrologe de Port-Royal* sont remplis. Nicolas alias frère Augustin est annexé à la légende dorée de l'Appel ; il semble déjà compter au nombre de ses saints, héros et martyrs. Mais l'aventure tourne court, et le rôle n'est finalement qu'esquissé, rêvé ou fantasmé. Nicolas ne marquera pas de son empreinte l'histoire du mouvement.

#### *Portrait de Nicolas en appelant*

Rebaptisé Augustin, pour mieux lier son destin à celui du mouvement qui a pris son nom de l'évêque d'Ypres, auteur de l'*Augustinus*, Nicolas doit être le porte-parole de la cause de Dieu, contre les tenants de l'Église errante. Pour l'accomplissement des promesses, Dieu suscite pour son Église « des défenseurs qui s'élèvent contre les scandales, et qui combattent les erreurs », écrit le biographe de Mgr de Caylus<sup>29</sup>. « Entrer par la persécution en société avec les prophètes et les apôtres dès cette vie, et attendre Dieu pour récompense en l'autre, est un sujet non seulement de joie, mais d'un excès de joie et de ravissement », relève Quesnel dans son commentaire de Matthieu V, 12<sup>28</sup>. Le récit aménagé par Rétif, depuis les bergeries jusqu'au séjour de Bicêtre, compose par touches successives un portrait de Nicolas en appelant.

Les indices de continuité entre les Époques I et II sont nombreux. Nous ne saurions les recenser tous. Les plus frappants sont sans doute les redondances de faits, de lectures, de titres. La bibliothèque de Bicêtre, à travers l'échantillon que nous en donne le narrateur (*MN* p. 166), est en grande partie conforme

28. Sacy, *op. cit.*, v. 11. Autre lecture : la Vulgate (éd. Anvers, 1715) voit dans les modernes Mahométans une transposition des antiques Babyloniens.

29. [L'abbé Detthey], *op. cit.*, II, p. 183.

aux fonds familiaux, tant paternels que maternels. Avant son entrée à Bicêtre Nicolas, en possédait déjà l'essentiel. La sortie du milieu familial n'a donc pas signifié de rupture, du type de celle qu'a pu vivre Jean-Jacques au moment d'entrer en apprentissage, et qui lui a coûté une régression intellectuelle et morale telle qu'il s'est peint en « loup-garou »<sup>30</sup>. Nicolas n'a rien oublié de sa belle culture biblique ; sa transplantation en terre étrangère ne lui a valu nulle amnésie traumatique. Parmi les maîtres augustiniens, Nicolas est en terrain connu, et pas uniquement en raison de la présence de ses demi-frères. Il évolue dans un climat de religiosité combative auquel l'ont préparé la ferveur biblique du père et la dévotion sans faille de la mère. Sa famille, janséniste, mais d'un jansénisme qui s'ignore, aura été le creuset de la formation qu'il allait recevoir par la suite à Bicêtre, et qui le conduirait à un jansénisme docte et militant. Grâce à son séjour parisien, il prend définitivement conscience de la particularité de son orientation religieuse.

L'appelant, pour signifier qu'il est du côté de la vérité, est impliqué dans des événements miraculeux. « C'est comme un signe par lequel Dieu veuille bien faire connaître quel est le parti de la vérité, comme un gage de la protection manifeste que doivent attendre du Ciel ceux qui la défendent », écrit Berthier dans sa *Dissertation sur les miracles*<sup>31</sup>. La mémoire prodigieuse de Nicolas relève de ces phénomènes merveilleux qui signalent dans quel sens souffle le vent de l'histoire. En cherchant à communiquer aux autres son don, Nicolas adopte spontanément une attitude de type convulsionnaire : la séance de remémoration collective à laquelle il fait participer ses condisciples procède par contagion et entraînement.

### *La scénarisation du conflit*

L'opposition tranchée entre molinistes et jansénistes, dans le style polémique adopté par les *Nouvelles Ecclésiastiques*, répond à un sens aigu du symbole. L'opposition des deux groupes religieux figure un clivage perpétuel, dont on trouve l'application à chaque époque sous des dénominations diverses : d'un côté les détracteurs, de l'autre les défenseurs de la cause de Dieu sur terre, dans un face à face théologique qui fait vivre l'antagonisme universel.

30. Jean-Jacques Rousseau, *Œuvres complètes, Les Confessions*, I, éd. Bernard Gagnebin et Marcel Raymond, Paris : Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 1959, p. 40.

31. [Berthier], *Dissertation sur les miracles* [s.l.], 1731, p. 21.



Le récit que Rétif donne de la visite du nouveau recteur auprès des enfants de chœur (*MN* p. 172-176) répond à l'esthétique narrative des *Nouvelles Ecclésiastiques* : structure binaire, dramatisation extrême, traitement stéréotypé, nombreux dialogues, point de vue du persécuté<sup>32</sup>. Ce type de narration coïncide avec le programme annoncé dans les *Hexaples* d'Étemare. Les *Nouvelles Ecclésiastiques* mentionnent quantité de faits particuliers, mais en cherchant toujours à les lier entre eux jusqu'à construire un tableau d'ensemble de la persécution, donnant raison aux prédictions figuristes. Dans la *Table des Nouvelles Ecclésiastiques*, on peut lire, à l'entrée « Hôpital », l'histoire de la révocation des maîtres des enfants de chœur et de dix-huit de ces enfants. Est mentionnée « l'ordonnance de Beaumont notifiée au gouverneur par le recteur pour faire défense de faire usage d'autres livres que de ceux par lui désignés ». Les « quatre mille volumes répandus dans cette Maison » sont remplacés par quelques livres seulement. Il est encore question de l'héroïsme d'un enfant qui résiste aux adultes pourtant coalisés contre lui, « enfant, maltraité horriblement pour avoir dit que c'est le triomphe du diable »<sup>33</sup>. Il est bien question de « Diable » dans Rétif, mais dans la bouche d'un autre personnage, et avec une portée différente (*MN* p. 176). Les *Nouvelles Ecclésiastiques* font-elles le portrait de Nicolas ? On pourrait se plaire à le penser. Le penser tout à fait serait tomber dans l'illusion créée par le récit littéraire. Nicolas en janséniste n'a guère plus de réalité que les figures de saints et martyrs qui foisonnent dans le journal.

### *Une mémoire conflictuelle*

Certaines lectures distraites du début de *Monsieur Nicolas* ont pu voir dans les évocations champêtres un univers pacifié et homogène, exempt de tensions politiques ou sociales, tout entier livré aux jeux et aux découvertes de l'enfance. Cette image d'Épinal ne résiste pas à une analyse serrée. Le récit des premières années est l'écho des luttes intestines qui déchirent l'Église, particulièrement dans le diocèse d'Auxerre, haut-lieu du jansénisme, depuis que Mgr de Caylus en est l'évêque. Le bras de fer qui l'oppose à son métropolitain, Mgr Languet de Gergy, a été étudié par les historiens<sup>34</sup> ; il place la famille Rétif en première ligne, ne lui laissant d'autre alternative que la résistance, l'exposant aux

32. C. Maire, *op. cit.*, p. 229.

33. *Table raisonnée et alphabétique des Nouvelles Ecclésiastiques depuis 1728 jusqu'en 1760 inclusivement*, I, 1767, p. 631.

34. Pierre Lebœuf, « État des travaux sur le jansénisme dans l'Yonne », dans Léo Hamon éd., *Du jansénisme à la laïcité*, 1987, p. 35-87.

tracas ou aux vexations des autorités. Une violence sourde transparait donc de ses pages, qui bruissent des querelles théologiques et des enjeux politiques qu'elles recouvrent. Sur ce fond polémique se détache la ligne claire du récit de formation d'un enfant promis à une destinée d'exception, et qui se déroule dans un premier temps dans le milieu des *hommes aux cheveux plats*. Cette mémoire qu'on pourrait assimiler à la propagande des *Nouvelles Ecclésiastiques* est contredite par une mémoire anti-janséniste ou philosophique, qui s'emploie à discréditer les appelants. Pourtant le point de vue est mesuré, et généralement partagé : le définitif « je n'aimais pas les jansénistes » (*MN* p. 172) est rectifié par l'hommage qu'il rend au mouvement pour la formation intellectuelle qu'il en a reçue (« *C'est par là que je vauz, si je vauz quelque chose* », *MN* p. 162) ; Fusier est tantôt un « homme de mérite » (*MN* p. 165), d'un « vaste génie » (*MN* p. 142), tantôt un « charlatan » (*MN* p. 141) ou un « intrigant » (*MN* p. 142) ; les *Méditations* du jésuite Buzée sont qualifiées de « creuses » (*MN* p. 80), adjectif qu'on retrouve un peu plus loin, cette fois appliqué au Nouveau Testament de Quesnel (*MN* p. 174). Le discours philosophique vient contrarier la mémoire janséniste ; il ne l'annule pas, ni ne menace sa cohérence. Il s'agit du face à face de deux positions irréductibles l'une à l'autre.

Il en est de même de la mémoire anti-chrétienne, elle aussi sensible, elle aussi juxtaposable à la lecture janséniste. Elle se manifeste sous trois orientations thématiques : la déchristianisation de la Bible ; la décléricalisation de la religion ; la naturalisation du christianisme<sup>35</sup>. On l'a vu sur la question particulière des sacrifices : la science figuriste cherche à accorder l'Ancien Testament avec la révélation christique. La lecture anti-figuriste de Rétif consiste, en sens inverse, à émanciper les références vétéro-testamentaires de toute dépendance au christianisme. Il veut lire la Bible comme un vrai juif. Le choix des sacrifices d'animaux s'explique aussi par ce parti pris d'obéissance à la loi mosaïque, et la célébration parallèle de l'holocauste et de l'eucharistie, qu'on a pu lire dans une perspective figuriste, peut aussi se comprendre comme une mise en concurrence de deux modèles, exclusifs l'un de l'autre. Et l'on ne s'étonnera pas de la quasi absence de toute référence à Jésus-Christ dans l'œuvre rétifienne, et, à l'inverse, de la récurrence de l'anticléricalisme, inscrit il est vrai dans le code génétique du philosophisme militant. Rétif ne manque pas une occasion pour dénoncer la cafardise du prêtre, qu'il dépeint à la fois comme fourbe, imposteur et ambitieux. Le coup de théâtre au gré duquel l'autel s'enflamme au moment opportun (*MN* p. 85) est digne du dernier acte

35. Voir, sur ces différents points, l'article, dans le présent numéro, de P. Samzun, « La régénération de la Genèse dans *Les Posthumes* », p. 51-104.

du *Mahomet* de Voltaire. En plusieurs occasions, Rétif profite d'une situation ou d'un personnage pour placer ses propres idées en matière de religion. On l'a vu dans le cas des propos tenus par le père sur le sacrifice. Il en est de même de l'interprétation physique de la damnation que le père Aubry livre dans son sermon ; elle est trop proche du déisme de Rétif pour qu'elle puisse être lue comme un authentique souvenir (*MN* p. 168-169).

On mettra encore en doute ce que le narrateur rapporte de la lecture publique de l'épisode des amours d'Héloïse et d'Abélard, extrait du tome XIV de l'*Histoire ecclésiastique* de Fleury (*MN* p. 167) : il est assez peu vraisemblable que dans une école chrétienne à la discipline aussi stricte on eût toléré au sujet d'Abélard d'autre propos que les controverses qui l'opposèrent à Bernard de Clairvaux, et qui firent de lui un novateur, à l'instar des jansénistes, desquels il est d'ailleurs parfois rapproché par leurs ennemis molinistes. Rétif saisit en réalité par là l'occasion de réintroduire les droits de la nature dans un univers de pensée qui exclut toute référence au sexe.

Brossant le portrait du janséniste sincère, Rétif note que celui-ci passe au cours de sa vie par trois étapes dans sa relation à la foi : « la trop grande sévérité du Dieu janséniste le fait redouter dans l'enfance, approfondir dans la jeunesse, et mécroire dans la maturité » (*MN* p. 162). À ces trois moments de la vie, que les Époques suivantes de *Monsieur Nicolas* vont développer, correspondent trois mémoires successives. Les terreurs du premier âge, d'ailleurs toutes relatives dans le cas de Nicolas, font place chez le jeune homme à un goût décidé pour la controverse théologique, comme c'est le cas dans la VI<sup>e</sup> Époque, où il se plaît à « janséniser » avec l'aubergiste de Rouvray (*MN* p. 15 et p. 51). Enfin le cycle se clôt dans l'âge mûr par un rejet de toute croyance dogmatique. Le pèlerinage que, dans la VIII<sup>e</sup> Époque, le quadragénaire accomplit en compagnie de Virginie, sur les pas de l'enfant qu'il fut, ne comporte plus que les traits d'une vive nostalgie : il se laisse envahir par l'émotion, baise la place qu'il occupa jadis dans l'église, se souvient avec tendresse de ses anciens camarades. La religion n'y apparaît que sous la double figure, statufiée, de la Vierge Marie, dont il se rappelle avoir chanté les litanies, et de l'Enfant Jésus tendant les bras, dans la petite infirmerie. Tout au rebours de l'intellectualisme de Port-Royal ou de Saint-Magloire, sans nulle trace des luttes ou des persécutions passées, la religion est ramenée à un signe mémoratif pur, sans contenu ni objet. Elle sanctuarise le temps de l'enfance, excite la sensibilité et fait couler les larmes, en abondance. « J'avais l'âme abreuvée de tristesse », conclut le pèlerin au terme de sa visite (*MN* p. 274-282).

Chaque strate de mémoire a sa cohérence propre, et procède de manière autonome, en s'appuyant sur des références culturelles différenciées. Mais il arrive que les différents *moi* du narrateur communiquent les uns avec les autres, dans un dialogue plus ou moins ouvertement conflictuel, comme dans les polémiques évoquées plus haut, et qui impliquent un intertexte à l'interprétation délicate. On aboutit dans les cas extrêmes à des hybridations mémorielles, qui accouchent de thèses que désavoueraient également jansénistes et molinistes, désopilantes monstruosité théologiques, dont la bizarrerie est si caractéristique de l'esthétique rétiviennne.

\*\*\*

La mémoire biblique de Monsieur Nicolas n'est pas neutre, elle est engagée dans l'époque, elle reflète une façon de concevoir le statut de la Bible et d'en interpréter les textes, elle souligne les clivages qui distinguent entre elles ces conceptions et ces interprétations. Cependant s'arrêter en ce point serait manquer l'enjeu littéraire d'un essai de recreation d'un monde évanoui. Car la mémoire ne restaure pas un état du passé, elle le recrée à la lumière du présent, dans la tension qui le lie à l'actualité de l'énonciateur. Or si Rétif a gardé de son apprentissage janséniste une « manière réfléchissante » (*MN* p. 162), cela se traduit entre autres par l'orientation qu'il imprime à son œuvre, et qui n'est pas sans rapport avec la lecture figuriste : le niveau anecdotique de l'histoire trouve sa signification dans un texte premier, antérieur et secret. À partir de ce chiffre, il est loisible de tirer du présent les éléments constitutifs d'un temps possible. Les anticipations rétiviennes obéissent au principe prophétique : inscrites dans l'histoire, mais dans un avant du temps présent, elles offrent au regard cet horizon vers lequel tendent les hommes. À cet égard la communauté rurale de Sacy, telle que l'emblématise la lecture vespérale de la Bible par le patriarche, à la manière du célèbre tableau de Greuze, n'est pas plus utopique que le Bourg d'Oudun, le Mont Inaccessible ou l'Île Christine. Le véritable trajet ne s'effectue donc pas de Sacy vers Bicêtre, mais de Bicêtre vers Sacy, c'est-à-dire d'une théorie du politique pensée à partir d'une pratique exégétique à sa mise en forme dans l'espace de la représentation. La communauté saxiate est une fiction janséniste. Elle porte en l'accomplissant la mémoire biblique de Monsieur Nicolas.